

à don Luis, il tenait gaillardement tête à ses amis et répondait aux plaisanteries par d'autres.

Don Juan de Dios rappela à ses amis et à ses parents que le mariage était fixé à huit heures du matin, afin que l'on pût, sans trop de fatigues et sans être indisposé par la chaleur, se rendre à l'hacienda del « Palo verde, » une de ses propriétés situées à trois lieues environ de la ville, où l'on devait déjeuner et assister aux fêtes préparées de longue date par lui pour le mariage de sa fille.

Lorsque le moment de se retirer fut arrivé, dona Mercedes, en entrant dans sa chambre à coucher, aperçut le coffret d'argent posé bien en évidence sur un bonheur du jour; la jeune fille admira les merveilleuses sculptures qui faisaient de ce coffret seul un présent véritablement princier, mais la pensée ne lui vint pas un seul instant de l'ouvrir, ainsi qu'elle l'avait dit à Luis; elle pensait à son amour; d'ailleurs, c'était la dernière nuit qu'elle passait dans cette chambre de jeune fille, où elle avait si longtemps vécu et dont elle avait fait la confidente discrète de ses chastes pensées d'enfant.

Le cœur lui battait fort, le lendemain allait changer toutes les conditions de cette existence si paisible et si tranquille jusque là; demain c'était l'inconnu; lorsque après avoir procédé à sa toilette de nuit, sa camériste se fut retirée après lui avoir souhaité une bonne nuit, la jeune fille alla s'agenouiller pieusement au pied de la vierge de Guadalupe, placée dans un angle de sa chambre à coucher, couronnée de fleurs naturelles et devant laquelle brûlait jour et nuit une lampe remplie d'huile parfumée.

Dona Mercedes fit une longue et fervente prière, puis elle ferma le rideau placé devant la vierge, se mit au lit, reconfortée par sa prière, quelques instants plus tard elle ferma les yeux et s'endormit en prononçant le nom de don Luis.

Quant au jeune homme, il s'était retiré chez lui en compagnie de ses deux amis; il causa pendant quelques instants avec eux, puis sentant le sommeil le gagner, car il était très fatigué de ses longues courses à travers le désert, il appela Diamant, souhaita le bonsoir à ses amis, se retira chez lui et se coucha; Diamant s'étendit devant le lit sur une peau d'ours; un quart d'heure plus tard tous deux, le maître et le chien, dormaient profondément.

Au lieu de se mettre au lit, don Jose et don Estevan de Sandoval, changèrent de costume, et après avoir causé de bouche à oreilles avec Sidi Muley, ils s'enveloppèrent dans leurs manteaux et sortirent en compagnie de l'ancien spahis.

Camacho et el Rubio étaient arrivés au Presidio vers neuf heures du soir; tout s'était passé comme don Estevan l'avait prévu; vers sept heures du soir el Rubio était revenu à l'endroit où Camacho l'attendait, sans avoir échangé une seule parole avec son prisonnier, malgré les efforts de celui-ci à plusieurs reprises pour entamer la conversation avec lui.

El Rubio avait remis au Prussien une traite de dix mille dollars, payable à vue sur MM. Rouquerre et compagnie, riches banquiers de New-Orleans, que Peters Batt connaissait de réputation; puis ils le détachèrent, lui rendirent sa bourse et tout ce qu'il possédait, et lui dirent qu'il était libre d'aller où bon lui semblerait.

Le Prussien ne se fit pas répéter la permission; il se mit en selle et tournant la tête de son cheval dans la direction du Texas, il s'éloigna au grand trot sans même prendre congé des deux hommes.

Peters Batt n'avait qu'une pensée: toucher au plus vite la somme considérable, fruit de sa trahison à moitié volontaire.

Après s'être bien assuré de la direction prise par l'espion les deux hommes montèrent à cheval, et se rendirent au galop au Presidio del Norte, où ainsi que nous l'avons dit, ils arrivèrent vers neuf heures du soir.

Après avoir entendu leur rapport dont il fut satisfait, don Estevan ordonna à Camacho de le suivre; mais comme el Rubio était ou devait être fatigué, il eut l'ordre de surveiller Oregano et de l'empêcher de sortir; de plus il dut veiller en attendant le retour de ses maîtres pour leur ouvrir la porte.

Oregano ne donna aucun souci à el Rubio; il ne montra aucune velléité de sortir; au contraire, aussitôt qu'il fut certain que son maître n'avait plus besoin de lui, il se retira dans sa chambre et se coucha; cependant pour plus de sûreté, el Rubio donna un tour de clef à la porte et l'enferma; de cette façon il était certain que le valet infidèle ne sortirait pas sans qu'il le sût.

Les señores de Sandoval et leurs deux affidés, ne rentrèrent que vers quatre heures et demie du matin.

El Rubio se tenait aux aguets; il leur ouvrit doucement leur premier signal et il les introduisit sans que personne s'en aperçut; tout le monde dormait dans la maison.

Au levé du soleil chacun se leva, et presque aussitôt une grande animation régna dans la maison.

C'était le grand jour si impatiemment attendu.

On entendait retentir la voix de don Juan de Dios encourageant les uns, gourmandant les autres et excitant chacun de ses peones à se hâter de tout mettre en ordre.

Vers sept heures du matin les invités commencèrent à arriver.

Les uns venant de leurs maisons de ville, les autres arrivant de la campagne.

Caballeros, señoras et señoritas, tous étaient à cheval, revêtus du magnifique costume mexicain, si riche et si pittoresque.

Les dames et les jeunes filles avaient, elles aussi, pour cette cérémonie, adopté le costume national qui les rend si jolies et si agréables, au lieu des vêtements européens dont elles n'ont pas l'habitude et qui les enlaidit parce qu'elles ne savent pas le porter.

Bientôt la foule afflua de tous les côtés: le patio, — cour, — de la maison ne suffit pas à contenir tous les invités dont le plus grand nombre fut contraint d'attendre dans la rue, qui bientôt elle aussi se trouva encombrée de cavaliers.

La moitié de la population du Presidio s'était rendue à l'invitation du Rancho; en y comprenant les amis et les parents venus du dehors, les invités dépassaient de beaucoup le chiffre de deux mille personnes des deux sexes: sans compter bien entendu les « peones » qui accompagnaient leurs maîtres.

Tous ces cavaliers, maîtres et serviteurs, étaient armés; les habitants des villes frontières au Mexique ne sortent jamais autrement.

Vers sept heures et demie don Luis Perez et ses deux amis descendirent dans la cour, ils étaient vêtus avec une richesse dépassant tout ce que l'on peut imaginer de plus incroyable.

Les trois jeunes gens furent accueillis par les salutations enthousiastes de la foule; tous trois étaient admirablement beaux sous ces riches et brillants costumes auprès desquels s'effaçaient tous les autres.

Mais ce fut un véritable cri d'admiration qui s'échappa de toutes les poitrines lorsque parut dona Mercedes.

Son costume était à la fois d'une simplicité rare et d'une incalculable richesse.